

Philosophiques

philosophiques

Jeanne Delhomme, *La pensée interrogative*, Paris, Presses universitaires de France, (collection « Épiméthée »), 1993, 213 pages.

Martin Gagnon

Volume 22, numéro 1, printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027318ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027318ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, M. (1995). Compte rendu de [Jeanne Delhomme, *La pensée interrogative*, Paris, Presses universitaires de France, (collection « Épiméthée »), 1993, 213 pages.] *Philosophiques*, 22(1), 169–173.
<https://doi.org/10.7202/027318ar>



Jeanne Delhomme, *La pensée interrogative*, Paris, Presses universitaires de France, (collection « Épiméthée »), 1993, 213 pages.

par **Martin Gagnon**

Publié pour la première fois en 1954, ce n'est pas sans une certaine surprise que nous accueillons la réédition tardive de cet essai de Jeanne Delhomme. Quelque peu dissimulée par les grands représentants de la philosophie existentielle des années quarante et cinquante, il est regrettable que la pensée de Delhomme, nonobstant de récents hommages, n'ait pas reçu plus souvent l'attention qu'elle méritait. Il ne faut peut-être pas s'en étonner : cette pensée austère n'était pas faite pour se résorber en quelques philosophèmes susceptibles de frapper l'imagination; son déploiement imprévisible, sa langue propice à l'accueil des moindres paradoxes de l'expérience et de la réflexion, son intention jamais démentie d'accorder l'intuition de la contingence aux ressources ultimes de la raison, tout cela vouait en quelque sorte cette œuvre à un isolement considérable en regard des principales tendances de la philosophie française de l'époque.

Présentée à l'origine à titre de thèse complémentaire, *La pensée interrogative* n'affiche pourtant pas le style académique qui convient aux thèses dignes de ce nom. Le ton adopté dans cet ouvrage est le plus souvent de nature à suggérer qu'à convaincre : les scénarios mobilisés correspondent presque toujours à des mises en situation où la subjectivité de l'auteure apparaît impliquée de façon personnelle; un sens parfois exacerbé du paradoxe favorise la prolifération de chiasmes (absence de la présence et présence de l'absence, expérience de la pensée et pensée de l'expérience, etc.) qui accentuent le caractère résolument essayiste de l'ouvrage. Le lecteur conclura peut-être, considérant ces quelques indices, à une certaine « naïveté » du discours, ce qu'on lui concèdera volontiers dans la mesure où cette sensibilité typiquement existentielle – voire existentialiste – qui perce à travers *La pensée interrogative* ne peut plus être considérée comme allant de soi. Cela dit, il n'en demeure pas moins que l'essai de Delhomme – et c'est là le point essentiel – manifeste un souci rigoureux de dégager les infrastructures interrogatives qui président à l'élaboration du discours philosophique comme tel. De ce point de vue, il ne fait pas de doute que le premier grand livre de J. Delhomme anticipe plus ou moins directement les efforts que certains de nos contemporains ont pu déployer en vue de cerner

les enjeux fondamentaux du questionnement aussi bien sur le terrain de l'herméneutique (Gadamer) que sur celui de l'épistémologie (M. Meyer).

Dès la première page, le lecteur est immédiatement reconduit au cercle interrogatif qui constitue en quelque sorte l'intuition inaugurale et centrale de cet essai : « [L]a présence réciproque du monde à moi et de moi au monde est une présence d'un type particulier, une présence interrogative; plantée là au milieu de cette merveilleuse incertitude, j'interroge et je suis interrogée » (p. 1). Remarquons tout d'abord que la pensée qui se déploie au sein de cette présence interrogative n'apparaît pas d'emblée comme une pensée qui, de sa propre initiative, se projetterait en direction d'un monde soumis d'avance à ses visées questionnantes; interrogative, la pensée ne le devient radicalement qu'à condition de se ressaisir dans le champ de cette présence, et par le fait même en deçà du préjugé moderne voulant que toute interrogation se déploie suivant le style d'un interrogatoire où la subjectivité se retrouve seule à poser les questions et où le monde, d'ores et déjà réduit à la figure de l'objectivité, se voit « appelé à la barre » et sommé de répondre.

Pour Delhomme, il importe par conséquent de souligner que nous sommes au monde bien avant de le dominer objectivement et de le soumettre à l'interrogatoire. Ce qui signifie que l'interrogation vient de partout : non pas seulement de la subjectivité, mais d'autrui et des choses tout aussi bien. Le rapport de l'interrogation au monde n'est donc plus, comme chez les modernes, conçu de façon unilatérale; la subjectivité ne se pose plus comme étant la seule dépositaire de l'interrogation, car aussi profondément que porte la question que le « moi » adresse inlassablement au monde, ce dernier n'échappe jamais à la « question » que le monde lui adresse en retour et de façon tout aussi permanente : « [T]out exister est double : interroger et être interrogé, être soi-même en question dans la question qu'on pose » (p. 30).

À ce titre, le discours de *La pensée interrogative* manifeste une certaine tension entre l'exposition du moment de l'interroger et celui du fait d'être interrogé. Car s'il s'agit bien, d'une part, de faire valoir la coïncidence inéluctable de ces deux moments sur le plan de l'existence et de prendre ainsi une distance critique à l'endroit de l'interprétation moderne de l'interrogation, on perçoit en revanche une certaine hésitation chez Delhomme à sacrifier le retour réflexif sur soi qu'opère la pensée pour autant que celle-ci tente de ressaisir les modalités de son inscription originaire au sein de ce cercle interrogatif. Toute la question devient alors de savoir si le schéma de réflexivité que Delhomme hérite de la modernité s'ajuste adéquatement à la description de cette présence interrogative au monde où l'interroger et le fait d'être interrogé se trouvent dans une relation de détermination réciproque, ou si au contraire ce schéma ne finit pas par « avoir raison » du cercle interrogatif en accordant à la pensée

proprement dite un privilège discutable en regard de l'intuition centrale de l'ouvrage.

La tension que nous venons d'évoquer de façon purement formelle se laissera sans doute mieux ressaisir si nous l'exposons de manière à dégager l'ancrage de ses moments respectifs. Pour ce qui regarde le premier moment de l'analyse, c'est surtout sur le plan de la passion qu'apparaît le mieux la coïncidence de l'interroger et du fait d'être interrogé : « Qu'est-ce donc qu'aimer, en effet, sinon s'élançant dans une interrogation passionnée vers l'irréductible d'une individualité, et comment être aimé sinon en répondant à l'interrogation par une interrogation plus pressante [...] le repos est interdit à ceux qui s'aiment, ils ne peuvent que s'interroger sans cesse ou mourir... » (p. 22). Ce n'est sans doute pas un hasard si Delhomme emprunte à l'ordre de l'intersubjectivité les scénarios les plus susceptibles d'illustrer le cercle interrogatif : la présence en chair et en os de l'autre favorise la reconnaissance de ces situations où la question que pose mon existence à une autre présence se ressaisit dans le prolongement de la question que cette présence adresse d'ores et déjà à mon existence. Sans doute, ce qui est vrai ici de la présence d'autrui l'est tout autant de ces « altérités » remarquables que constituent la mort ou le silence, mais celles-ci n'évoquent jamais de façon aussi sensible ce bouleversement de l'intentionnalité interrogative que lorsqu'elles apparaissent dans le sillage de la présence-absence de l'aimé. C'est ce qui explique le statut privilégié de la figure d'autrui en regard de cette interrogation qui n'est pas du ressort de la subjectivité : « Sa présence (sc. celle d'autrui) est présence de ce qui est absent, il ne se dévoile que comme non dévoilable, ou plutôt comme ce non-dévoilement particulier qu'il est, c'est-à-dire comme la question individuelle qu'il me pose » (p. 20).

Par conséquent, que ce soit sous les modalités interrogatives de la joie ou de l'inquiétude, la passion apparaît dans tous les cas comme une expérience paradigmatique en ce qu'elle permet à Delhomme de dégager la source foncièrement intersubjective de l'interrogation. Celle-ci n'est plus la propriété exclusive d'un sujet surplombant le monde, mais elle est bien plutôt le fait d'un renvoi interminable entre la subjectivité et son autre ; l'interrogation surgit ici au sein d'un processus dont la réversibilité ne permet pas (du moins, pas d'emblée) d'assigner à la vie interrogative un commencement ponctuel en regard de l'un ou l'autre des termes de la relation. C'est à partir de là que la question devient de savoir comment la pensée philosophique, entendue comme interrogation de ce cercle interrogatif, peut se déployer de façon à ce que l'initiative qui lui revient de droit en tant qu'interrogation radicale ne se trouve pas masquer son exposition primordiale à l'interrogation qui vient de l'autre. Cette question nous introduit au second moment de l'analyse de Delhomme, c'est-à-dire à la possibilité pour la pensée de ressaisir sans la

dissiper la coïncidence entre la dimension de l'interroger et celle du fait d'être interrogé.

Comme nous l'avions suggéré au départ, nous avons peut-être des raisons de penser que Delhomme ne parvient à ménager un terrain à la réflexion qu'en introduisant un certain déséquilibre entre les pôles du cercle interrogatif. Ce déséquilibre apparaît très clairement au niveau de l'hésitation qui entre dans la définition même du statut de la pensée. De fait, lorsqu'il s'agit de maintenir dans sa pureté l'intuition du cercle interrogatif, la pensée, d'ores et déjà exposée à une interrogation autre dont elle ne contrôle pas le processus, ne peut se définir qu'à partir de son déploiement sur le fond de cette passivité irréductible : « Toute pensée, même la plus radicale et la plus extrême, la plus poussée ou la plus exigeante par rapport à son principe, trouve un toujours déjà-présent pour fonder ce fondement, l'être fini dont la racine et le principe tirent leur invincible précarité... » (p. 110-111). La finitude, qui se traduit ici par la préséance non temporelle du fait d'être interrogé sur l'interroger lui-même, semble introduire au sein même de l'exercice de la pensée une affection qu'elle ne peut éluder. Le paradoxe réside en ceci que la pensée, incapable de réfléchir ensemble les deux pôles du cercle interrogatif, ne peut préserver la coïncidence de l'interroger et du fait d'être interrogé qu'en accordant à ce dernier une certaine priorité de fait par rapport à laquelle le déploiement de la pensée, conçue comme interrogation radicale, s'apparaît à lui-même comme dérivé et second.

Cette concession « méthodologique » peut toujours se défendre jusqu'à un certain point, là n'est pas le véritable problème. Celui-ci apparaît au moment où, cherchant à accomplir le vœu de radicalité propre au modèle de réflexivité qu'elle hérite de la modernité, Delhomme « oublie » son intuition fondamentale au profit d'une autonomisation injustifiable de la pensée et de son pouvoir de réflexion : « Penser, c'est donc interroger, toujours incertain de la pensée, toujours inquiet de la certitude apparemment la plus certaine, de l'évidence la plus évidente; c'est pourquoi la pensée ne peut avoir de principes et de termes – au double sens de limites et de buts – de nature, ni de structure; elle ne peut, enfin, avoir de foi » (p. 50). Le contraste avec le passage cité plus haut, où Delhomme souligne l'attache indéfectible de la pensée au déjà-là de l'être fini, est on ne peut plus remarquable : comment, en effet, concevoir que la pensée « trouve un toujours déjà présent » dans la finitude même de l'existant, et qu'en même temps « rien ne la porte et rien ne l'attire » ? (p. 52)

Qu'on nous comprenne bien : il ne s'agit pas de critiquer Delhomme sur le plan de la cohésion interne des deux démarches, mais bien de souligner ce qu'elles ont d'incompatible : la première choisit de penser la coïncidence en accordant au fait d'être interrogé un primat sur l'interroger, la seconde ne parvient à penser cette même coïncidence qu'en renversant le rapport et en

accordant à l'interroger un primat sur l'être-interrogé. A ce titre, *La pensée interrogative* se voit entachée d'une sérieuse ambiguïté méthodologique que les ouvrages ultérieurs de Delhomme ne lèveront pas mais éviteront bien plutôt. En fait, l'accent sera toujours davantage mis sur l'exigence d'autonomie de la pensée au détriment de son affectation par l'autre, comme l'atteste d'ailleurs la réduction progressive de l'interrogatif à l'ordre du négatif dans les derniers ouvrages. Toutefois, et en dépit de l'indécision méthodologique qui affecte son premier grand livre, on peut sans contredit accorder à J. Delhomme le mérite d'avoir posé les termes du problème et d'avoir, bien avant d'autres, marqué la difficulté qu'il y a pour la pensée à saisir le rapport de l'interrogation à l'étonnement.

Département de philosophie
Université de Montréal